RAFAELA DA FONSECA

LA FALAISE aux HIRONDELLES

Les Presses Littéraires
éditions

LA FALAISE
AUX HIRONDELLES

Illustration de couverture :
© Shutterstock - avtk

ISBN : 979-10-310-1654-2
© Rafaela Da Fonseca - Éditions Les Presses Littéraires, 2025

RAFAELA DA FONSECA

LA FALAISE AUX HIRONDELLES

éditions
Les Presses Littéraires

Pour minha Paulinha qui m'a inspiré ce livre. À nos merveilleux souvenirs avec Joe, à notre Zambujeira et sa vraie Casa do Capitão.

À toutes les Ilda faites pour déployer leurs ailes et danser avec les hirondelles dans la beauté du ciel.

« Il restera la mer, quand même, les océans, et puis la lecture. Les gens vont redécouvrir ça, un homme un jour lira et puis tout recommencera. »

Marguerite Duras à propos du voyage, dans une interview donnée à Antenne 2, Télé Libération, 1985.

Chapitre 1

Terminal 1

Ilda n'aurait jamais dû prendre cet avion.

Quand elle s'était retrouvée seule, sans projet et pour ainsi dire sans avenir, elle s'était pourtant dit que c'était la meilleure idée qu'elle ait eue depuis longtemps. Dernière dans la file qui se pressait pour réclamer ses bagages, c'était – à n'en pas douter – une idée de génie. En effet !

La compagnie aérienne était « désolée pour ce désagrément ». Désagrément pour eux, beau désastre pour tous ! Quelqu'un avait sérieusement dû abuser de l'alcool avant de procéder au chargement des valises qui s'étaient retrouvées dans le vol suivant pour Lisbonne. « Patience et longueur de temps » … Il n'y avait que cela à faire, de toute façon : attendre. Attendre le retour du Messie Valise. En l'occurrence, il avait pris l'apparence d'une hôtesse qui n'avait rien d'accueillant. En même temps, elle avait toutes les qualités requises pour contenir la hargne des passagers dépités. Elle ressemblait à Kathy Bates dans *Misery*. On y réfléchissait à deux fois avant de choisir entre garder ses jambes pour marcher et récupérer ses effets pour voyager.

Ilda regarda anxieusement son portable : il était déjà plus de 13H00, ce qui lui laissait deux bonnes heures pour attraper un taxi et filer jusqu'à la gare des bus. Autant dire mission quasiment impossible. Elle avait déjà fait une croix sur ses bagages, mais devoir se

mettre en quête d'un hôtel pour la nuit la déprimait à l'avance. On était mi-juillet et la capitale portugaise était envahie de touristes. Au pire, ce serait l'occasion d'une petite séance shopping qui serait de toute façon obligatoire si elle se retrouvait sans affaires.

Et puis, ce fut son tour d'affronter la Kathy. Discours lapidaire : le vol coupable devait arriver une heure plus tard et il « suffirait » aux voyageurs de se rendre devant le tapis n°8 pour retrouver leur bien. La situation était donc moins désespérée que prévu, c'était jouable malgré tout. Go tapis 8. Vu son sens légendaire de l'orientation, mieux valait ne pas perdre de temps dans le dédale des escalators.

Petite pause aux toilettes, histoire d'envisager la vie avec plus de légèreté. Son passage devant le miroir lui fit peur. La chaleur et le stress avaient été ses anti-marraines-les-bonnes-fées. Ses cheveux si sagement lissés le matin-même avaient l'air de s'être pris du 220 V. Son mascara n'avait pas respecté les limites de son territoire et son anticerne – le traître – n'avait jamais aussi mal porté son nom. On aurait dit qu'elle avait passé la nuit avec un Benjamin Biolay. À bien y réfléchir, elle aurait volontiers accepté le deal : des cernes contre une virée avec celui qui la trouverait belle au réveil « comme une voiture volée[1] ». Enfin, dur retour à la réalité : seuls les cernes étaient vrais. Vu le désastre, autant la jouer à l'ancienne, comme lorsque l'on était petit. Opération débarbouillage ! De l'eau, encore de l'eau, et des doigts pour démêler ce carnage. Petit chignon improvisé avec le crayon qui traînait dans son sac et le tour était presque joué. Au moins, elle était présentable. Ilda sortit un peu plus dignement des toilettes qu'elle n'y était entrée et se dirigea vers les chariots. Elle n'avait pas voyagé léger. Ne sachant pas pour combien de temps elle partait (elle n'avait même pas pris de billet retour), elle avait rempli sa valise de tout et n'importe quoi. Des vêtements bien sûr, des chaussures, des cosmétiques, livres, papier, crayons. Un arsenal pour écrire au cas où l'inspiration lui reviendrait.

1. *Comme une Voiture volée*, chanson de Benjamin Biolay, 2020

« Tu n'es qu'une auteure ratée, ton seul et unique livre a été un coup de chance. »

Les paroles de Marc résonnaient encore dans sa tête. On fait quand même mieux comme mots d'adieu. C'était il y a deux semaines et cela lui semblait déjà une éternité. Bizarrement, c'était cela qui l'avait le plus blessée : son jugement-blâme sur ses écrits. Si elle était honnête, l'amour avait depuis longtemps déserté le nid. Mais Marc était son éditeur, celui qui pensait avoir déniché « un incroyable talent » et le succès de son premier roman avait confirmé son intuition. Mais cela, c'était avant. Avant des mois de plume sèche. Ilda n'avait plus rien à dire. Marc non plus apparemment. Lui qui s'était imaginé en Pygmalion n'avait eu qu'une Galatée qui ne s'était jamais éveillée. Il se réjouissait à présent de lui avoir signé un contrat limité à un seul livre. Ils étaient libres l'un de l'autre et il n'eut pas à s'en rappeler deux fois. Il avait demandé à Ilda de quitter son appartement et lui avait méchamment conseillé de retrouver ses fameuses *Hirondelles*, son village des *Andorinhas*[2] au Portugal qui avait inspiré son premier livre. « Ton petit village magique, tu y retrouveras peut-être l'inspiration ».

Marc n'avait jamais supporté l'attachement d'Ilda à la terre de ses parents. C'était la seule chose qu'il lui restait d'eux. Les vacances au bout de l'Alentejo[3], chaque été, avant de retrouver la campagne normande qu'ils avaient choisie pour une nouvelle vie dans les années 90. D'ailleurs, il avait toujours refusé d'y mettre les pieds au cours de ces trois années passées ensemble. Pas le temps, pas l'envie, trop de chaleur, trop de campagne et pas assez de vie. Ilda regrettait aujourd'hui d'avoir tant tardé à y retourner et espérait que l'océan lui pardonnerait cette trahison.

Les Hirondelles : voilà ce que lui avait soufflé son âme quand, désespérée, elle n'avait plus su où aller.

Elle n'avait pas réfléchi davantage. Elle avait rapidement déménagé les quelques affaires qu'elle avait chez Marc dans un garde-

2. Hirondelles en portugais
3. Région du Sud du Portugal

meuble. Elle avait réservé un billet pour Lisbonne et s'était mise en quête d'une maison à louer. Le site de réservation lui avait d'emblée proposé celle que ses rêves de petite fille avaient toujours habitée : *A Casa do Capitão. La Maison du Capitaine*, c'était parfait ! Elle n'avait même pas vérifié son état sur les photos. Elle avait immédiatement envoyé un message à son propriétaire, lui disant qu'elle souhaitait la louer au moins pour l'été. Il lui avait répondu qu'elle pouvait bien y rester toute l'année si elle le voulait. Il habitait en Angleterre à présent et ne revenait plus jamais.

La transaction fut conclue à un prix tout à fait raisonnable. De toute façon, les revenus générés par ses droits d'auteur lui permettaient de ne pas craindre le lendemain pour quelque temps encore. Et après ? « Après, on verra » … Voilà ce qu'elle s'était dit au moment de refermer l'écran de son ordinateur, son voyage bouclé. Il ne restait plus qu'à s'occuper des valises. Ses fameuses valises ! Elle n'aurait jamais pensé, alors qu'elle pestait en essayant de les fermer la veille, qu'elle serait aussi heureuse de les voir enfin apparaître sur ce fameux tapis n°8.

15H15, l'heure des miracles ! Il était encore possible de prendre le bus de 17H00. À condition que les dieux soient avec elle et qu'elle trouve un taxi *illico presto* en sortant de l'aéroport ! Il faut croire que la roue commençait à tourner puisqu'elle mit sur sa route Ricardo, jeune chauffeur pressé de jouer à *Taxi* dans les rues lisboètes. Il roula à près de 100km/heure jusqu'à la gare. En trente minutes, il eut le temps de flirter un peu, charger lui-même ses bagages dans le bus et lui faire de grands signes d'adieu.

Comme les Portugais lui avaient manqué ! Leur gentillesse, leur simplicité et leur joie de vivre, quelle que soit leur vie ! Voilà qui remettait ses pendules à l'heure.

Les Hirondelles feraient le reste…

Chapitre 2

***"La Maison abandonnée",* Jil Caplan (2001)**

Il était plus de 20 heures quand le bus s'engagea sur la petite place des *Hirondelles*.

Ilda n'avait pas résisté longtemps aux bercements plus ou moins chaotiques de la route. La fatigue et les émotions contenues depuis si longtemps avaient eu raison d'elle. Elle s'était réveillée pour la meilleure heure du voyage : la dernière, celle de la tournée des mille villages environnants. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, il lui avait toujours semblé que cette étape permettait au voyageur de s'acclimater à l'heure locale. En Alentejo, pas de place pour le surmenage, ni les courses folles. Seul compte le temps de vivre.

Le bus s'immobilisa enfin. Elle scruta les visages qui attendaient de voir descendre quelque être chéri, mais, définitivement, elle n'était plus la chérie de personne. Cela faisait près de cinq ans qu'elle n'avait pas respiré ce parfum si adoré de soleil et de mer mêlés. Si elle espérait retrouver bientôt ces habitants qu'elle avait tant aimés, elle ne s'attendait pas à être reconnue de quiconque. Elle avait bien changé. Ses longs cheveux avaient laissé place à un carré qui lui balayait les épaules, censé être distingué les cheveux une fois lissés, mais qui n'était pour l'heure qu'un vieux souvenir. Marc avait trouvé cela plus « chic ». « Il va falloir qu'on te dégrossisse un peu, ma petite villageoise ». Il avait été très fier de son

atroce jeu de mots et l'avait emmenée chez le coiffeur avant de la mettre au régime sec. Tant de *red flags* qu'elle avait préféré ne pas voir ! Enfin, ce n'étaient même plus des *red flags* à ce niveau-là, mais la cape rouge que l'on agite face au taureau.

Aidée d'une bonne âme, Ilda déchargea ses deux grosses valises de 20 kilos. Certes, la *Casa do Capitão* était à moins de dix minutes à pied, mais la perspective de traîner son fardeau après une longue journée de voyage n'était guère réjouissante.

Ilda se mit en route et se dirigea vers la rue qui descendait directement jusqu'à la falaise. Il lui suffit de voir la mer au loin, tout argentée par le soleil de cette fin de journée, pour retrouver du baume au cœur. Mon Dieu qu'elle allait être bien ici ! Le village lui faisait l'effet d'un doudou. Quoi qu'en dise Marc, il était bel et bien magique. Oh ! et au diable Marc ! Elle s'interdit dès lors de prononcer son nom et de penser à lui.

Le soleil était encore chaud à cette heure, mais le village avait toujours bénéficié d'une température agréable et respirable grâce aux courants frais de l'Atlantique. Ilda croisa quelques baigneurs tardifs, chargés de parasols et de coups de soleil. Elle leur envia ce dernier bain de la journée. C'était la meilleure heure pour apprécier la mer et elle comptait bien les imiter dès le lendemain.

La rue devint très vite un chemin caillouteux et Ilda se félicita d'avoir choisi des valises aux roues de compétition ! Elle finit par apercevoir la maison, au bout, à droite, sur la falaise. Elle avait été et restait la dernière du village. Après elle, la nature reprenait ses droits. Les dunes ondulaient jusqu'à une petite fontaine, autrefois principale source d'eau potable et aujourd'hui tarie, oubliée de tous.

Les enfants (et même les plus grands) rêvent souvent de posséder un château. Le seul château dont Ilda ait jamais rêvé, c'était cette maison, mais c'était la maison qui la possédait – depuis toujours – et non l'inverse. Elle n'y était entrée qu'une seule fois, quand elle avait une petite dizaine d'années. Il y avait près de vingt ans. Elle avait été immédiatement ensorcelée par ce petit

logis dont les plans auraient pu être dessinés par un enfant. Elle se rappelait vaguement un salon et un porte-assiettes en bois au mur, garni de plats typiques, couleur brique, en terre cuite. Ce qui l'avait le plus marquée, c'était cette vue incroyable que l'on avait sur l'Océan et ses rochers.

Ilda posa ses valises devant son rêve de petite fille. C'était comme dans un poème de Verlaine : rien n'avait changé, mais rien n'était pareil. On retrouvait toujours ce toit à une seule pente sur le côté. Cette arcade en pierre sur le mur blanc peint à la chaux et qui entourait la porte d'entrée et la fenêtre de la salle à manger. Les mêmes volets en bois marron foncé et le petit muret qui entourait le jardinet. Cependant, quand on y regardait de plus près, la façade était lézardée de plusieurs vilaines fissures et la végétation avait repris ses droits sur une bonne partie de ce territoire. Toujours ces mêmes plantes « haricots », comme elle les appelait. Officiellement des carpobrotus, parfois nommés « griffes de sorcière » … La maison avait bien souffert et l'abandon ne réussissait définitivement ni aux hommes, ni aux choses. Malgré tout, Ilda se sentit d'emblée réconfortée et enveloppée par la vieille demeure. On raconte que son premier propriétaire avait été un capitaine de la marine qui, ne pouvant plus naviguer, se l'était fait construire pour avoir l'impression de vivre sur la mer.

La jeune femme s'avança dans l'allée. Le village était si tranquille qu'il ne connaissait pas encore l'insécurité et la clé avait été glissée sous un pot de fleurs, à l'ancienne. De toute façon, il n'y avait rien à y voler et aucun squatteur n'aurait eu à se faire mal pour forcer la vieille porte de l'entrée.

Lorsqu'elle entra, Ilda dut d'abord accommoder ses yeux à l'obscurité ambiante : tous les volets étaient fermés et la maison semblait avoir déjà cédé à la nuit. Ce qui la saisit à la gorge, ce fut surtout cette odeur de renfermé et d'humidité. Mon Dieu, cet endroit ne devait pas avoir respiré le bon air pur de la mer, pourtant à portée de main, depuis des lustres ! La jeune femme se hâta d'ouvrir la fenêtre sur sa gauche et d'en déverrouiller le volet, et

là : touchée par la Grâce de Dieu ! Cette fameuse vue incroyable, ou plutôt une incarnation de la Beauté unie à l'Éternité. Au premier plan, le petit chemin qui déambulait devant la maison, puis la falaise escarpée. Et enfin, plus loin, la mer qui scintillait autour de ses rochers, peu pressée de laisser aller ses vagues paresseuses jusqu'à la plage désertée. Une joie pure et indicible balaya tous les doutes qu'elle avait pu avoir durant le voyage. Ici et maintenant était sa place.

Elle reporta son attention sur l'intérieur de la pièce. C'était un espace ouvert salon-salle à manger, modestement meublé. Une petite table en bois entourée de ses quatre chaises faisait la sentinelle près de la fenêtre. Un vieux buffet verni sur lequel on avait posé une télé trônait face à un canapé qui avait déjà vécu sa meilleure vie. Et accroché au mur, le porte-assiettes de ses souvenirs ! Ilda s'en approcha. C'étaient toujours les mêmes jolis plats, mais recouverts de toiles d'araignée et de poussière. Il faudrait faire un sacré nettoyage pour avoir la sensation d'un *home sweet home*. Elle ne doutait pas du potentiel de la demeure qui lui dévoilait un dernier atout gardé dans sa manche : une vieille cheminée se cachait dans l'angle, à côté du buffet. Ilda se demanda si elle en expérimenterait la chaleur un jour, mais il était fort à parier qu'elle aurait déjà regagné la France pour les premiers froids.

Elle poursuivit son exploration des lieux. Cette pièce donnait sur un petit couloir qui desservait une cuisine réduite à un plan de travail et aux éléments essentiels habituels. Point positif, une porte donnait accès au jardin à l'arrière de la maison. Ilda s'empressa de l'ouvrir. Elle avait espéré se retrouver sur une jolie terrasse d'été, mais d'autres saisons étaient passées par là. Il faudrait aussi remettre tout cela en état. Après la cuisine venait une petite salle de bains, rustique, fonctionnelle et sans chichi. De l'autre côté du couloir, une chambre avec son lit en fer forgé, une petite commode et son plateau de marbre, une armoire bonnetière avec sa porte-miroir. Tout cela avait un petit côté *Anne of Green Gables* qui ne pouvait que charmer Ilda et elle se dit qu'avec

quelques efforts et quelques objets déco, la maison serait bientôt son refuge. La fenêtre donnait sur le même petit paradis que le salon. Quel bonheur ce serait d'ouvrir les yeux sur ce nouveau jour chaque matin !

Fini de rêvasser ! Pour l'heure, il fallait défaire les valises, épousseter un minimum la chambre et… Un son tout à fait étrange, comparable au miaulement d'un tigre, émana soudain de son ventre. Bon, il allait falloir songer à s'alimenter un peu ! Son dernier repas remontait… À quand au fait ? Calcul rapide : au petit-déjeuner à l'aéroport ! Petit tour en cuisine. Comme elle s'y attendait, tous les placards étaient vides, à l'exception de quelques paquets de pâtes qui avaient largement dépassé leur date de péremption. Les valises attendraient. Elle allait s'offrir un bon poulet grillé dans l'un des petits restaurants de la place. Elle espérait que celui de la Ti Ivone était encore ouvert.

Ilda prit son sac et un gilet avant de partir. Ici, la fraîcheur du soir était traîtresse et vous prenait toujours par surprise. Elle allait ouvrir la porte au moment où quelqu'un frappait à son heurtoir. Et soudain, une voix portugaise loin de lui être inconnue :

– Ma petite Ilda, tu es là ?

Était-ce vraiment possible ? Ses oreilles devaient lui jouer un bien vilain tour. Elle ouvrit à toute volée pour se retrouver nez-à-nez avec un vieillard au regard toujours vif et acéré, la chemise boutonnée sur un pantalon en tergal gris, le béret-casquette vissé sur la tête, nonchalamment appuyé sur un bâton de berger comme s'il gardait son troupeau de moutons. Le vrai *alentejano*[4], et celui qui était le plus cher à son cœur !

– Oh mon Dieu ! Mário !

Et Ilda de se jeter dans ses bras, manquant de le faire tomber dans son élan.

– Je suis si heureuse, si heureuse de te retrouver !

Ilda parlait en portugais et fut surprise de constater que la

4. Habitant de l'Alentejo, au sud du Portugal

langue de ses parents coulait fluide entre ses dents, comme si elle n'avait jamais cessé de la pratiquer depuis cinq ans.

– Moi aussi, ma petite ! Mais, tu as encore grandi, non ? lui dit-il d'un air taquin pour masquer son émotion.

Les grandes effusions, ce n'était pas pour lui et sa pudeur ne l'y aurait jamais autorisé. Mário, c'était son parrain et un ami d'enfance de ses parents. Ils avaient été inséparables tous les trois jusqu'à l'âge adulte, jusqu'au moment où le couple avait décidé d'émigrer en France après s'être dit oui dans la chapelle du village. Ilda était « sous la robe de mariée », comme sa mère se plaisait à le lui raconter. Mário était venu les voir, souvent, en France. La dernière fois, ce fut pour leur dire adieu…

– Mais comment savais-tu que j'étais là ?

– C'est Rui qui m'envoie.

– Rui ?

– Oui, Rui, le propriétaire. Il m'a demandé de venir t'aider à remettre le chauffe-eau en route et vérifier que tout fonctionnait correctement. Petite cachottière, tu aurais pu me dire que tu venais.

Quelle idiote elle faisait ! Elle n'avait même pas pensé à contrôler tout cela par elle-même. Elle invita Mário à entrer. Il fit le tour des installations. L'électricité était en ordre, l'eau également. En quelques clics de connaisseur, le chauffe-eau fut opérationnel. Ilda remercia le Bon Dieu - et Rui- de lui avoir envoyé le vieil homme le soir-même car elle aurait été bien incapable de parvenir au même résultat que lui.

– Merci beaucoup, Mário ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.

– Tu te serais très bien débrouillée sans moi. Tu n'as jamais eu besoin de personne dans la vie, que ce soit pour les bêtises ou les succès. D'ailleurs, il va falloir que tu m'expliques ce qu'un écrivain connu comme toi vient faire dans ce trou perdu. Rui m'a dit que tu ne savais pas quand tu repartais. C'est grave, dis-moi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Un mauvais amoureux ?

La gentillesse et la sollicitude du vieil homme eurent raison des derniers remparts de sa douleur. Ilda, honteuse, se mit à sangloter de tout son cœur meurtri. Mário la prit dans ses bras. « Tous des imbéciles, ces Français ! » La phrase la fit sourire : l'homme n'avait jamais pardonné à la France de lui avoir « pris », comme il le répétait souvent, les deux êtres qu'il chérissait le plus au monde.

– Tu as mangé au moins ?

Devant sa tête qui faisait non, il décida pour eux deux :

– On va à la *Casa do Povo* ! Une bonne bière et des *bifanas*, il n'y a rien de mieux pour remettre l'estomac et les choses en place.

La *Casa do Povo* était une institution au village, sorte d'association locale où l'on pouvait boire, manger et s'amuser à bas prix. Le poulet grillé attendrait, et ce n'était vraiment pas grave. Ilda préférait de loin une soirée avec celui qui était son parrain et qu'elle avait toujours considéré comme un oncle. Une soirée qui passerait à *matar a saudade*, tuer la nostalgie de tous ces moments heureux passés ensemble. Et puis les *bifanas*, ces petits sandwiches typiques aux escalopes de porc, la faisaient déjà saliver. Ils se mirent donc en chemin, bras dessus-bras dessous, et Mário ne put s'empêcher de faire l'une de ses plaisanteries dont il avait le secret :

– On va croire que je me suis trouvé une fiancée.

– Et j'aurais bien de la chance si j'avais un tel fiancé ! lui dit Ilda avant de lui glisser un petit baiser.

Chapitre 3

« Secret Story » …

La *Casa do Povo* n'avait pas changé : toujours la même terrasse aux parasols délavés. Les mêmes visiteurs du soir en train de prendre un apéritif de bière et de *caracóis* mêlés, ces escargots minuscules que vous pouviez avaler par dizaines sans jamais être rassasiés. Quelques ancêtres du village finissaient d'y traîner leur journée et Mário fut d'emblée sollicité. Comme il était en bonne compagnie ! Ce n'était pas raisonnable à son âge ! Ce n'est pas comme ça qu'il allait régler le problème de pression d'eau dans le bas de la ville ! Il faut dire qu'il était le maire des *Hirondelles*. Il les fit tous taire d'une seule phrase et surtout de son regard de patriarche autoritaire :

– Vous devenez vraiment séniles si vous ne reconnaissez même plus Ilda, la fille de Matilde et de Jorge !

Silence contrit avant une avalanche verbale, des tas de bonnes joues râpeuses et de barbes mal taillées tendues vers elle.

– Excuse-nous Ilda, on a cru que ce vieux fou était allé se chercher une femme chez les étrangers !

Depuis quelques années, le village accueillait de nombreux migrants venus des pays de l'Est, mais aussi de l'Asie, et quelques belles histoires étaient nées. Le village, que l'on pensait en voie d'extinction, avait retrouvé un nouveau souffle, mais qui n'était pas pour plaire à tout le monde. Il faut dire que c'était de la main

d'œuvre que l'on avait fait venir pour travailler dans des serres intensives de fraises et de framboises, serres de plastique qui avaient défiguré une bonne partie du littoral.

La remarque fit sourire Ilda : elle, une slave ou une asiatique ? En France, on identifiait au premier coup d'œil ses origines latines. Ses cheveux étaient foncés comme l'obsidienne, et ses yeux ? Deux olives noires qui vous perçaient à vif. Ils contrastaient à merveille avec ses lèvres pleines, couleur cerise, qui étaient à elles seules un appel à la gourmandise et au plaisir. On la prenait souvent pour une gitane. Enfin, ça, c'était avant. Avant que Marc ne se prenne pour Cristina Córdula et ne la relooke en « reine du shopping ». S'il était venu à bout de sa crinière de lionne, il avait pesté contre son teint définitivement trop foncé à son goût. Pas assez « neutre », comme il le disait, et il lui avait interdit le soleil.

À ceux qui lui demandaient ce qu'elle devenait, elle s'empressa de répondre, évasive, qu'elle était venue passer quelques semaines de vacances pour profiter du soleil et de la mer. Ilda n'avait aucune envie de s'étendre sur le sujet, ni de susciter la pitié, certes sincère, de cette belle assemblée. Elle savait déjà ce qu'ils lui diraient. Les bons vieux discours censés aider, mais devenus trop clichés pour qu'on leur accorde encore le moindre crédit. « Ce n'était pas le bon », « ne t'en fais pas, ma petite, ici tu vas retrouver l'inspiration. Si tu veux, je peux te raconter l'histoire de ma tante qui… », « quoi ? Il a laissé partir un bijou comme toi ? ». Mário finit par couper court aux bavardages, leur disant que la pauvre ne profiterait de rien du tout si on continuait à la laisser mourir de faim. Ilda lui en fut reconnaissante. Il avait compris. Comme d'habitude et comme toujours, il l'avait comprise. Ses parents avaient toujours été admiratifs de la complicité innée qui avait d'emblée uni leur fille à leur meilleur ami. Ils n'en étaient pas jaloux. Au contraire, tous deux étaient des enfants uniques et ils se réjouissaient qu'elle ait quelqu'un d'autre à aimer comme un membre de la famille. Une personne qui n'hésiterait pas à prendre soin d'elle « au cas où ». Et puis « le cas où » était arrivé.

Ils entrèrent dans la petite salle de restauration et s'installèrent à une table, à l'écart. Ilda retrouvait cette ambiance de cantine chaleureuse qu'elle avait tant connue et aimée dans ses jeunes années. La petite nappe carrée en papier posée sur la nappe en tissu, le distributeur de serviettes si minuscules qu'il fallait les prendre en nombre pour réussir à essuyer quelque chose. Dans un coin, un vieux buffet sur lequel on avait laissé traîner des pots de moutarde et de mayonnaise sans aucune crainte de la chaîne du froid. La grande télé fixée au mur diffusait, bien sûr, un match de foot, et au milieu de tout cela, des bruits de verres et de couverts, le brouhaha des conversations. Finalement la voix du commentateur s'époumonant pour lâcher un « goaaaaaaaaaaaaaal » de trois minutes : Benfica avait marqué ! Applaudissements dans la salle.

Mário passa la commande et ils n'eurent pas à attendre longtemps avant d'être servis. Ilda eut un peu honte, mais elle ne fit que quelques bouchées des *bifanas* qu'on leur avait apportées. C'était délicieux, ce goût des jours heureux au palais. Et quel bonheur aussi de ne plus sentir le regard réprobateur de Marc observant avec dégoût le contenu de son assiette et dégainant dans la foulée son téléphone et une appli comptant le nombre de calories !

– Mais dis-moi, tu étais morte de faim, tu veux que j'en commande d'autres ?

La voix de Mário la ramena à la réalité.

– Que veux-tu, les émotions, ça creuse ! Tu sais quoi ? Je ne dirais pas non, ça m'a trop manqué, ces bonnes petites choses.

– J'imagine que oui. Tu n'es pas très épaisse, Ilda. Ils ont oublié de te nourrir là-bas, ou c'est toi ?

Il était bien trop fin pour que la jeune femme lui cache quoi que ce soit et sa dernière question montrait à demi-mot combien il avait compris la situation. Le changement d'apparence de sa petite protégée lui avait d'emblée paru suspect, surtout dans un village où l'on se plaisait à répéter que *celui qui sait manger sait vivre*.

Ilda n'eut pas besoin d'entreprendre le récit de tout ce qu'il s'était passé au moment de la mort si brutale de ses parents dans ce terrible accident de la route. D'abord la sidération à l'annonce de la nouvelle, et puis une réalité qui était restée parallèle à son cerveau pendant plusieurs jours. On se souvient toujours de ce que l'on était en train de faire au moment où l'on a appris les événements les plus bouleversants de notre vie. Un lundi matin, 8h30, prête à commencer une nouvelle semaine dans son petit bureau décoré des dessins réconfortants offerts par ses petits patients. Un numéro inconnu qui s'affiche sur l'écran du téléphone. La tentation de ne pas répondre et puis la mauvaise conscience qui souffle que cela pourrait être important. La gendarmerie au bout de fil qui vous dit qu'il faut venir de toute urgence et que c'est très grave…Et puis le néant, la sensation de ne jamais pouvoir surmonter cette douleur, l'impossibilité de l'absence, les semaines d'arrêt de travail avant de finalement démissionner de son poste d'orthophoniste à la maison médicale. Tout cela, Mário le savait. Il était resté tant qu'il avait pu à ses côtés, en France d'abord où il l'avait soutenue de tout son être, l'empêchant de sombrer définitivement dans la dépression, et puis au Portugal, où avaient eu lieu les funérailles. Ses parents avaient souhaité que leurs cendres soient dispersées dans cette mer qu'ils avaient tant aimée. Ilda avait refusé de rester au pays avec le vieil homme. Vivre dans ce village où elle avait été si heureuse avec cette famille qui n'était plus qu'autrefois était au-delà de ses forces.

Ce qu'elle lui raconta ce fameux soir à la *Casa de Povo*, c'est ce qu'il s'était passé bien après. Évidemment, il avait suivi la publication de son livre et avait lu avec joie et émotion l'exemplaire qu'elle lui avait envoyé avec sa jolie dédicace. Pourtant, Ilda ne lui avait jamais parlé de la genèse de tout cela, comment l'écriture l'avait sauvée. Écrire la vie de ses parents, c'était pouvoir être encore avec eux, au plus près de leurs émotions et de ce qu'ils avaient vécu. Écrire, c'est ce qui l'avait consolée. Au fur et à mesure des chapitres, ces vies romancées étaient devenues les vrais témoignages d'une immigration portugaise plus tardive. Le

thème étant à la mode (Ilda ne consentirait jamais à admettre que c'était aussi grâce à son talent), elle n'eut aucun mal à trouver un éditeur. Et quel éditeur ! Marc dirigeait une jeune maison dynamique, avec le vent en poupe. Il était à l'image de cette dernière, avait-elle pensé ironiquement la première fois qu'elle l'avait vu : la mèche dans le vent et le pantalon de costume marié à des baskets. Marc ou la prétendue incarnation de la *coolitude.* Tout s'était très vite enchaîné : la correction du manuscrit et les fameux bons à tirer dont elle gardait un si mauvais souvenir. Elle avait eu beau lire et relire, traquer la moindre erreur, il y avait toujours une coquille prenant un malin plaisir à se glisser entre deux lignes. Marc avait tout choisi : la police d'écriture, la qualité du papier et la couverture. Elle n'avait pas grand-chose à voir avec le contenu du livre, mais il lui avait répondu, avec cette ridicule manie de glisser des proverbes à tout bout de champ : « *don't judge a book by its cover*[5], ce qui compte, c'est que ça attire l'œil dans un rayon ». Après tout, c'était lui l'expert. Elle l'avait laissé faire…

Le livre remporta d'abord un succès local, puis le bouche-à-oreille avait fait le reste et ses *Mémoires de deux Hirondelles* étaient devenus l'un des *best-sellers* de l'année. Marc l'avait accompagnée sur une tournée de dédicaces de plusieurs mois. Ilda se sentait étourdie par ce rythme infernal, elle avait l'impression d'être sur pilote automatique. Selon lui, elle n'avait à s'occuper de rien, sauf sourire et faire de jolis autographes. Il *gérait*. Une chose en amenant une autre, de dédicace en soirée, et de soirée en baiser, il n'y eut qu'un pas. Finalement, sans savoir le pourquoi du comment, elle s'était retrouvée en couple avec le fameux « dénicheur de talents », comme il aimait à se nommer. C'était une relation tranquille qui, au départ, l'avait rassurée et apaisée, il faut bien l'avouer.

Marc s'était montré un compagnon charmant et attentionné. Enfin, c'est ce qu'Ilda avait pensé, mais très vite, son côté directif qui entendait régenter son petit monde l'avait agacée.

5. « Ne jugez pas un livre à sa couverture. »

Quand elle s'était « éveillée » et qu'elle avait commencé à apprivoiser son deuil, elle avait compris que les choses étaient allées trop loin et qu'elle avait trop laissé faire. Face à une personnalité aussi écrasante, il était compliqué de revenir en arrière. Et puis, elle se sentait redevable et coupable d'être si ingrate. En tout cas, il réussissait merveilleusement à lui inculquer ces sentiments-là. La promotion dura un an et Marc la pressait de se remettre à l'écriture. Il fallait *battre le fer tant qu'il était chaud* (et encore un proverbe) et *surfer sur la vague*. Oui, mais voilà, Ilda ne savait pas sur quoi écrire. Lorsqu'elle avait travaillé son premier manuscrit, les mots avaient, pour ainsi dire, jailli d'eux-mêmes sur les touches de son clavier tels des spermatozoïdes qui se lancent dans la mêlée. Aucun ne voulait céder sa place. Elle n'avait même pas réfléchi à un sujet, tout s'était imposé à elle. Là, c'était différent. Rien ne lui venait à l'idée.

Les premiers mois, Marc avait tourné les choses en plaisanterie. « Prends-moi pour muse », lui avait-il dit dans toute sa modestie. Mais ensuite, les plaisanteries étaient devenues de vilaines piques qui ne cachaient plus son agacement. Ilda redevenait morose et il avait commencé à se détacher d'elle. Il se consacra bientôt à Sophie, la nouvelle pouliche de son écurie, qui venait de sortir son *Dictionnaire d'Une Mère imparfaite* (mais bien sûr absolument parfaite en vrai), ou comment réussir une éducation positive et bienveillante. Au secours ! Ilda avait laissé voguer la galère, et couler ! Perdre Marc n'était pas grave, plus rien ne l'était vraiment à présent. Et si elle était honnête, il n'était pas le grand amour qu'elle avait espéré. Alice, sa douce Alice, l'avait souvent mise en garde, tout en étant d'accord sur le fait que Marc n'était pas « le bon » :

— Ilda, fais attention, tu es trop idéaliste, tu recherches une perfection qui n'existe pas.

– Mes parents l'ont bien connue, eux.

– Oui, mais ils se sont rencontrés au siècle dernier. Des couples pareils, ça n'existe plus.